

Des chapeaux, si nous passons aux robes, nous aurons encore une nouveauté très-élégante à mentionner : c'est un grand volant de crêpe découpé et à tête, haut de soixante à soixante-dix centimètres, posé sur une robe de taffetas d'Italie changeant, et adoptée comme toilette de ville sur toutes les couleurs claires ou foncées. On garnit aussi beaucoup de robes avec des petites ruches de rubans, soit posées au bord des volants, soit posées en tablier comme sur la robe ici représentée.

Cette garniture est simple, et convient parfaitement aux redingotes de la matinée ; le corsage des robes a été jusqu'à présent très-montant et juste ; mais on commence à les ouvrir un peu sur le devant, si la jupe est garnie de ruches en rubans ; ce ruban monte sur le devant du corsage et tourne tout autour de son échancre ; il en est de même pour les ornements de passementerie.

On fait beaucoup de corsages à basquine tombante. Nous mentionnons ce fait, mais nous croyons que ce genre ne doit être accepté que pour les robes de campagne en coutil, nankin ou toiline ; à la ville, cela serait une exagération de mauvais goût.

Sur les taffetas glacés à rayures vertes, lilas, jaunes ou roses, on pose en échelle des nattes de rubans des mêmes trois couleurs de la robe ; ces nattes sont terminées de chaque côté par un nœud formé de plusieurs coques de rubans en choux.

En modes d'hommes, le printemps n'a pas apporté de grandes nouveautés. Quelques habits ont la taille large et longue, comme les anciens habits à la française ; d'autres ont les basques courtes et penchées en imitation des costumes de l'empire. Mais, en général, les habits trop larges sont toujours les préférés.

Les gilets sont très-long ; et à châle, souvent d'une couleur claire et unie, souvent chamais ou gris-perle.

Les redingotes du matin se font justes, très-serrées à la taille et faisant ressortir les hanches.

Les habits ou les redingotes d'Humann résument les véritables modes d'hommes.

La forme des chapeaux est peu haute, et les bords, assez étroits, sont relevés.

Les cravates de fantaisie ne sont pas longues ; elles doivent laisser voir la beauté du linge.

des perles fines à la clarté de mille bougies, est fort étrangement surpris, en regardant le matin à travers sa croisée pour voir le temps qu'il fait, d'apercevoir les gens enveloppés dans leurs palotots, et semblant par leur air, leur miauc, et surtout leurs pas précipités, vouloir se garantir des atteintes d'un froid piquant et sévère. Mais qu'y faire ? Il faut bien prendre le tems comme il vient. Ainsi résignons-nous à ses inconstances comme il faut se résigner à celles de la fortune et de la gloire.

Nous attendrons donc pour chanter les beaux jours du mois de Mai, les fleurs et les plaisirs, qu'ils soient venus nous inspirer, et que nos champs soient reverdis ; enfin que la nature entière se soit réveillée de sa longue léthargie. En attendant, nous pouvons toujours vous dire ce qui se passe dans la première semaine de ce mois tel quel.

Pardon, messieurs, si je vous arrête un moment. Où dois-je vous envoyer la *Revue* ? vous déménagez ? — Eh ! mon Dieu, oui. Quel embarras ! si vous saviez. Mais je ne suis pas le seul ; vraiment vous aurez de la peine à retrouver vos abonnements.

Il semble, en effet, que cette année plus que l'an passé, plus que jamais, propriétaires et locataires se soient donné la main pour mettre la ville sens dessus dessous, et changer tous les voisinages. Et puis il y a des gens sur lesquels l'habitude n'a pas d'empire. A voir tant de monde changer de maison, on pourrait croire que dans notre bonne ville de Montréal, personne n'aime son logis ; aussi depuis dix jours les rues sont encombrées et le passage intercepté par une procession de meubles de toutes sortes, processions de pianos et de poêlons, de tables et de casseroles, de chaises et de bouteilles, d'enfants, de bonnes et de poupées. Tout marche ensemble, se heurtant, se choquant, se croisant, se brisant dans nos rues larges et étroites, vieilles et neuves. Le pavé est couvert d'une marmelade de pieds de sofas, de verres brisés, de comestibles de tout genre. Le pied du passant heurte à la fois une pendule de bronze et un panier de vaisselle ; il se laisserait plutôt choir dans le gâchis que de donner du nez dans le panneau d'une armoire vitrée qui l'égratigne en passant.

J'aime mieux le bon propriétaire aussi fidèle à son logis que le chat de la maison. Il voit passer en souriant, lui qui n'a jamais bougé de son toit confortable, ces voyageurs annuels, et sa face joyeuse s'épanouit en pensant au repos viager que la constance lui donne.

— Avez-vous vu mon nouveau logement ? Il est très grand ; je suis bien mieux logé, venez voir.

Dans la maison, la poussière vous inonde, la servante est ivre de quelques bouteilles oubliées dans la colue du départ ; les enfants pleurent.

— Maman, faites donc placer ma harpe.

— Demain, quand tout sera propre.

— Mais, maman, je voudrais pratiquer.

— Vous n'y pensez pas, Claire ; attendez que tout soit en ordre.

— M. Brady me grondera demain, lors de ma leçon.

— Voyons ; vous lui direz que nous avons déménagé.

Le déménagement est une bonne excuse. C'est la grande affaire du moment. Vous ne trouvez personne chez soi. Il y a loin et du temps entre le chez soi d'Avril et le chez soi de Mai. On déménage en charrette, à bras, en paniers, de toutes manières. L'ouvrier emporte son mobilier

sur son dos ; un autre ne fait voyager son intérieur que la nuit. Il craint la lumière, il n'aimerait pas à étaler au soleil des haillons qu'il voile à tous les yeux, en se couvrant d'un bel habit, comme les pauvres honteux qui font parade d'un bijou, et fatiguent l'inépuisable charité des prêtres, des bonnes âmes et des dévotes.

Il règne quelquefois de l'ordre dans la confusion, et qui croirait jamais qu'un déménagement qui, pour le chercheur de logis, vaut juste le tiers d'un incendie, put s'exécuter comme la manœuvre d'un régiment sur le Champ-de-Mars. Arrêtez-vous à la porte de quelque brave capitaine en garnison en cette ville, et vous verrez que les meubles entendent le mot d'ordre et la consigne.

D'abord les grosses pièces se mettent en marche, puis les moindres, puis les petites ; ils procèdent d'un pas ferme et régulier, portés qu'ils sont et escortés par un piquet de soldats, un caporal en tête ; tout va bien, rien ne se détraque, rien ne se brise ; vous verrez que les porteurs ne font pas de grands efforts : ils sont nombreux pour chaque objet et lambin, sans doute pour se conformer à la règle de l'Ecole que l'effort seul produit le choc, et le choc la cassure. Attention ! garde à vous ! voici la dernière charge, la plus précieuse, la plus chère, la charge par excellence. Ce sont les vins et les liqueurs qui vont chercher une cave nouvelle. Voyez l'attention, le soin, la tendre sollicitude on pourrait dire, avec lesquels ces militaires délogent ces bouteilles. On dirait d'anciens Romains transportant leurs Dieux Pénates loin de la patrie qu'il faut quitter. Pour aujourd'hui une bouteille cassée vaudrait quinze jours de salle de police au militaire qui laisserait perdre une goutte du jus divin. Aussi a-t-on mis les bouteilles dans une charrette à bras traînée par cinq soldats ; il y en a un assis sur la charge pour tenir les bouchons en respect, et le caporal suit derrière et commande en dirigeant la marche. Trois paniers de vin avec l'aide d'aussi puissants moyens et si bien commandés, ont dû se rendre sans encombre, et nous sommes sûrs qu'ils ne déménageront pas l'année prochaine. La belle chose que l'art militaire, et surtout le service actif et effectif en temps de paix.

Dites-moi, y a-t-il une misère pareille à un déménagement ? C'est le jour, lundi. D'abord dans la nuit vous rêvez déjà au péle-mêle, au remue-ménage, vous allez quitter vos confortables appartements, sans trop connaître votre voisinage de là-bas et le confort que vous y trouverez. Tout à coup un bruit épouvantable dans le corridor vous éveille. C'est probablement une table du salon que vos domestiques ont laissé échapper en bas de l'escalier.

— Mon Dieu ! ces malheureux vont tout briser.

Vous sonnez.

— Pierre, qu'avez-vous brisé ?

— Monsieur, ce n'est rien, c'est une grande cuve à laver qui a roulé du haut en bas de l'escalier.

— Prenez donc garde de faire autant de bruit. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures.

— Laissez-moi.

Vous vous tournez pour prendre un peu plus de sommeil. Quelqu'un entre. Vous regardez, c'est votre femme.

— Non ce n'est pas elle ; mais oui, c'est toi, mon amie. Je ne te reconnaissais pas.

(La chère moitié a la tête enveloppée d'un mouchoir de coton, attaché à la créole.)

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 10 MAI, 1845.

Histoire de la Semaine.

Décidément nous n'y croirons plus, car nous ne pouvons plus y croire, si ça continue ainsi quelques jours. C'est elle et ce n'est pas elle. Tout à coup on croit l'avoir et la reconnaître, c'est bien elle. C'est un réchauffant rayon de soleil, une brise tiède et douce, un coin du ciel bleu ! Mais aussi vite elle décampe comme un voleur. Elle se sauve et semble avoir peur de nos frimats. Alors le temps est froid, sombre et nébuleux. Oh ! la belle saison viendra-t-elle cette année ? dites, en savez-vous quelque chose ? Pour nous, transis de froid, nous avonons que le commencement du beau mois de Mai, que nous voulions célébrer, est bien triste et bien glacé. Car tel qui se couche le soir, bercé par des idées d'agréables voyages à la campagne et de belles promenades par une chaude soirée d'été, qui rêve de fleurs suaves et brillantes fraîchissent fêlées et mouillées par la rosée du matin, qui scintille aux premiers rayons du soleil comme